

CAPITANASSE

INÉDIT

Maître Cecali était, lorsque je le connus il y a quelque vingt ans, le type parfait des hommes de loi, tels qu'en produisaient les facultés du midi de la France vers le milieu du XIXe siècle.

Très érudit latiniste et héliéniste consommé il avait à la Faculté d'Aix remporté jadis de brillants succès. Tout jeune, ayant soutenu une thèse remarquable, sa modestie seule l'empêcha d'accepter une chaire de droit romain que l'une des plus vieilles académies de France offrait en récompense à sa science, je dirais presque à son génie.

Or, tandis que j'entrais dans la vie, l'avocat Cecali était lui sur le point d'en sortir. Quoique d'âge assez avancé, il avait pourtant conservé d'une façon peu commune une lucidité d'esprit et une érudition qui le rendaient le plus séduisant et le plus intéressant causeur imaginable. Célibataire endurci, il l'était resté volontairement jusqu'à l'époque dont je parle, et finit sa carrière, qu'un succès retentissant attaché à des causes célèbres avait quelquefois couronnée des lauriers d'une gloire plus que locale. Gloire que son âme de philosophe dédaignait.

Aussi Dieu me pardonne, je crois que les deux seules passions du maître, furent exclusivement : l'amour des bouquins dont des tas poussiéreux encombraient son bureau et l'amour du cigare corse bizarrement contourné fort et délicieux, produit de sa patrie bien-aimée.

Au demeurant le meilleur homme du monde, affable et le cœur sur la main. Vivant de ses rentes depuis quelques années, je le vois encore beau vieillard, dans son confortable logis de vieux garçon, venir à la rencontre de mon père que j'accompagnais de temps en temps chez lui, le soir, en hiver, à l'heure où ces sortes d'hommes tisonnent tandis que des étincelles du foyer semble jaillir pour eux un passé qu'ils évoquent plaisamment.

J'aimais ces soirées où enfant je faisais contraste parmi des hommes d'âge, qui discutaient à l'occasion de choses trop abstraites pour ma jeune cervelle ; mais où aussi à ma joie se redisaient de ces vieilles histoires corses si patriotiquement pittoresques, si vibrantes de couleur locale, mais, hélas ! trop souvent dramatiques. Alors, les récits de maître Cecali m'empoignaient, sa belle voix, sa diction claire me captivant, j'écoutais silencieux, sentant quelques fois un frisson me passer entre les épaules lorsque le héros d'une aventure héroïque et anonyme terminait par une mort tragique une existence digne des chantres de l'ancienne Grèce.

On était en janvier et bien qu'à Ajaccio, où j'ai oublié de vous dire que nous vivions, il ne fasse jamais réellement froid, l'habitude aidant nous nous étions assis devant un âtre flamboyant dont, de temps en temps, Annunciata, l'unique et fidèle servante de notre ami venait renouveler le combustible en y jetant une brassée de sarments.

La soirée s'annonçait longue et exceptionnellement monotone. A un moment donné, quelqu'un ayant parlé d'un projet nouveau concernant les fortifications de la place corse de Girolata, maître Cecali prit la parole et nous raconta ce qui suit :

Girolata est, vous ne l'ignorez pas, naturellement fortifiée. Juchée au sommet d'un rocher escarpé, cette petite ville domine la côte occidentale de la Corse et offre avec son fort moyenâgeux une position imprenable, même

étant donné le perfectionnement des armes modernes.

Au reste, les enfants du petit port qu'elle défend firent leurs preuves maintes fois, mais surtout en une circonstance mémorable qui suivit de peu de jours la fondation du premier Empire.

Né à Piana, c'est-à-dire presque sur les lieux dont je parle, ayant connu la plupart des héros de la mêlée homérique qui précéda la capture de la frégate anglaise "Neptune" ; c'est donc de l'histoire que je narre, une histoire inédite mais bien connue de nos vieux loups de mer. Une histoire vécue dont, pendant plusieurs années, la figure principale, Capitanasse, le "grand capitaine" fut un de mes meilleurs amis, sinon mon client, car il ne traita jamais de questions par la voix des tribunaux dont il se méfiait.

Fils de Mars, ayant beaucoup bataillé sur toutes les mers, bien qu'il fut un paisible pêcheur au commencement du siècle, il avait une confiance absolue en sa hache d'abordage et n'usa jamais des prosaïques balances de Thémis. Illettré comme un poisson, Capitanasse n'eut pas supporté les lenteurs de nos procédures, tant son tempérament bouillant l'emportait en quelque sorte malgré lui vers les solutions promptes et décisives. Solutions qu'il amenait avec sang-froid et courage, ainsi qu'il en fit montre tout particulièrement lors de l'affaire de la "Neptune." Comme il en avait l'habitude lorsqu'il arrivait à la partie pathétique d'un récit, maître Cecali voulut bien poser son cigare favori qu'il mâchonnait presque constamment et il poursuivit :

Napoléon ayant fondé l'Empire français, sentant que son génie lui réservait les plus hautes destinées en Europe, ayant toujours aimé les mises en scènes historiques, avait décidé que l'évêque d'Ajaccio et un certain nombre de notabilités corses, viendraient assister aux cérémonies fastueuses de son sacre.

L'Empereur ne savait pas revenir sur une décision prise et même le déplacement d'un Pape ne l'inquiétait guère lorsqu'il s'agissait de faire plaisir à son ambition de soldat heureux.

Mais un petit nuage venait parfois obscurcir le ciel serein de sa volonté et dans le cas de la délégation corse qui, à la voile, devait se rendre à Marseille, le nuage en question n'était autre qu'une malencontreuse croisière anglaise qui faisait alors le blocus de l'île où lui, le grand Napoléon, avait vu le jour.

Même il convenait aux commandants anglais de faire des débarquements et de tenir en alerte les villes du littoral qui, à la gloire de notre peuple corse, de tout temps indompté, les repoussaient à la suite de rudes combats.

Or Girolata semblait être devenue un objet de passetemps en ce genre d'affaires, pour sir John Colborn, commandant de la frégate "Neptune", battant le pavillon de Sa Majesté britannique.

Il se passait peu de jours sans que quelques bordées, du reste peu nuisibles, ne vinssent terroriser la paisible population de pêcheurs qui vivaient au pied de la falaise que Girolata domine ainsi que le ferait un nid d'aigle.

Giordano, maire de cette ville dont l'autorité s'étendait aux hameaux environnants était, chose rare chez un Corse, un être pusillanime capable de livrer les clefs de la place à notre ennemi acharné, s'il eut prit fantaisie à ce dernier de les lui demander impérieusement. Heureusement monsieur le maire avait à compter non

avec sa faiblesse, mais avec une population aguerrie et prête aux derniers sacrifices plutôt qu'au déshonneur. De telles hostilités réclamaient une fin pacifique ou autre, mais prompte ; c'est ce que le nommé Rosso, ancien matelot de la marine française, homme d'une trentaine d'années, taillé en hercule, et d'un courage indiscutable, comprit parfaitement. Quoique sans instruction, il avait été nommé prud'homme des pêcheurs, et malgré son jeune âge il en imposait à ses camarades de la côte par le souvenir de maints exploits dont les hautes mers avaient été témoins. Aux "veglione", on se les racontait ces exploits, au grand ébahissement des jeunes qui ignoraient encore les atrocités des guerres maritimes.

Si vous ne vous en doutez pas, je vous dirai que Rosso et Capitanasse ne faisaient qu'un. Notre homme étant prêt à l'action, convoqua auprès de lui, sur la plage même et par une belle soirée d'octobre, tous les hommes valides des localités environnantes. Giordano seul s'excusa de peur de se compromettre.

Un silence imposant présida à cette réunion qu'une décision grave allait clore. Nul doute ce rassemblement devait ressembler à une assise de nos vieux Caporali corses, alors qu'ils envisageaient une des phases de la lutte sanglante qu'ils soutinrent si longtemps contre Gênes.

Personne ne connaissait les idées du chef improvisé, lorsque, en cette qualité, Capitanasse s'adressa à ses concitoyens.

L'exposé de ses intentions fut bref et ainsi qu'il convenait à un être de sa trempe.

"Amis, dit-il, la "maladetta" frégate qui cingle à l'horizon nous ennuie fort ou je me trompe ; dans deux jours il faut qu'elle hisse le tricolore de France ou qu'elle soit coulée.

"Il me faut pour faire cela vingt hommes prêts à mourir. Volontaires, avancez à l'ordre ! cria-t-il d'une voix formidable."

D'un même mouvement impulsif, tous les hommes s'approchèrent du matelot, sans qu'un murmure se fit entendre, tant l'esprit de discipline est inné chez nos insulaires. Capitanasse choisit vingt d'entre eux qu'il garda auprès de lui et congédia les autres qui s'en furent porter l'espérance dans les foyers éprouvés. Car il faut vous dire que l'on ne pêchait plus guère dans les eaux corses depuis le commencement de cette maudite guerre, et la famine guettait déjà aux portes de bien des familles.

Un seul étranger se trouvait parmi les volontaires dont j'ai parlé, c'était un Américain que les hasards d'une vie maritime avaient vu s'échouer sur nos côtes quelques années auparavant. Ce pays et la liberté dont jouissent nos populations rurales lui ayant plu, Sam, l'Américain, s'était établi à Girolata, où, par une union en règle avec une des propres cousines du héros dont je compte l'histoire, il avait fondé une famille, se montrant toujours digne de ses deux patries d'origine et d'adoption.

Aimé de tous, il jouissait d'une juste considération, car on savait que cet homme déjà d'un âge mûr avait combattu sous les ordres du sublime Washington, et sous ceux du chevaleresque marquis de Lafayette, lors de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique.

Ce n'était pas sans raison, ainsi qu'on va le voir, que Capitanasse avait choisi son cousin par alliance pour faire partie d'une entreprise aussi hardie que celle qu'il méditait.

Bien que parmi les compatriotes du chef un certain nombre eût, ainsi que lui-même, passé quelques mois sur les durs pontons anglais